

L'AMI INTIME.

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM.

THÉAULON, DARTOIS ET FERD. LALOUE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre des Variétés, le 23 novembre 1825.

DEUXIEME EDITION.

.....
PRIX : 1 FRANC 50 CENT.
.....

Paris.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
ET MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
ANCIENNES ET NOUVELLES,

BOULEVART SAINT-MARTIN, N^o. 18.

—•••—
1828.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DAMBLEVILLE, banquier, homme de 50 ans	M. BIGNON.
DERMONT, son ami, même âge . . .	M. BOSQUIER.
ADOLPHE, neveu de Dermont	M. ALLAN.
EUGÈNE, fils de Dambleville	M. ARNAL.
EUGÉNIE, fille de Dambleville . . .	M ^{lle} PAULINE.
LAGRIPPE, garde du commerce . . .	M. POTIER.
MARIE-JEANNE, jeune paysanne . .	M ^{lle} FLORE.
LEVRIER, recors	M. GEORGES.
HENRI, domestique de M. Dambleville.	M. BOUGNOL.
PLUSIEURS VALETS.	
INVITÉS A LA NOCE.	

La Scène est à Paris dans l'hôtel de Dambleville.

NOTA. S'adresser pour la Musique exacte de cette Pièce, à
M. SIMONET, rue Montmartre, n°. 159.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision
de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,
Le Chef du bureau des Théâtres,

COUPART.

De l'Imprimerie stéréotype de HERHAN, rue des Boucheries Saint-
Germain, n° 38.

L'AMI INTIME.

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS.

*Le Théâtre représente un Salon richement décoré,
ayant plusieurs portes.*

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÈNE, ADOLPHE.

EUGÈNE, *frappant à la porte à gauche.*
Adolphe ! Adolphe ? dors-tu ?

ADOLPHE, *rentrant.*

Le jour de mon mariage, y penses-tu ? je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

EUGÈNE.

Enfin le voilà décidément arrivé, ce grand jour qui va te donner une femme charmante, une fortune fort jolie, et un frère !... ce n'est pas pour me vanter, mais ce frère-là n'est pas ce qu'il y a de plus à dédaigner dans ton mariage.

ADOLPHE.

Je le sais, mon cher Eugène, et notre amitié qui a commencé au collège, ne pouvait être cimentée par un lien plus doux ; je n'ignore pas que je te dois mon bonheur.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je ne connaissais pas ta sœur,
Tu me la fis voir chez ton père ;
Je ne songeais qu'à sa candeur,
Tu me dis, que je pouvais plaire ;
Tu me dis qu'obtenir sa foi
Serait d'un ami bien fidèle,
Et c'est par amitié pour toi
Que j'ai pris de l'amour pour elle.

EUGÈNE.

Et maintenant, par amour elle, tu as encore plus d'amitié pour moi.

ADOLPHE.

N'est-ce pas toi qui a projeté, arrêté et conclu ce mariage? tu t'es établi mon répondant.

EUGÈNE.

N'as-tu pas répondu pour moi, toi? et certaine lettre de change...

ADOLPHE.

Silence! tu m'as fait faire une folie... ton embarras était si grand!... ton père est un homme si sévère dans tout ce qui regarde l'ordre, l'argent!... je me suis sacrifié pour toi, mais l'échéance est arrivée avant tes fonds, et c'est moi qui suis poursuivi.

EUGÈNE.

Oreste pouvait-il ne pas compter sur Pilade?

ADOLPHE.

Oh! oui, Oreste!

AIR : *Volant par ses œuvres.*

Oreste, par mainte incartade,
Passait pour fou, très volontiers;
Mais jamais il ne mit Pilade
Entre les mains des usuriers.

EUGÈNE.

Pourtant par sa folie étrange,
Il fut fait prisonnier, dit-on.

ADOLPHE.

Tous deux allèrent en prison,
Mais jamais pour lettre de change.

Au surplus je me marie aujourd'hui, demain mon oncle me comptera l'argent qui me revient de ma mère, et je paierai, non-seulement la lettre de change que j'ai souscrite pour toi, mais encore toutes tes autres dettes.

EUGÈNE.

Ma sœur me l'a promis aussi, et me voilà tranquille, à vous deux vous me débarrasserez des vautours qui me rongent... mais à propos, sais-tu que tu l'as échappé belle l'autre jour, sur le boulevard; sans la légèreté de ma petite jument arabe, le garde de commerce et ses gens entouraient ton tilbury; et tout était perdu, si mon père eût appris que son futur gendre était en prison!

ADOLPHE.

Je restais garçons !... Je frémis encore en songeant au danger que nous avons couru ! Aussi, depuis ce jour, je n'ai plus quitté ta maison, où tu m'as donné un asile dans ton appartement, à l'insu de ta famille.

EUGÈNE.

La prudence le voulait ; ton logement doit être surveillé... ici tu es en sûreté.

ADOLPHE.

Heureusement cette guerre va finir aujourd'hui ! demain mon oncle paie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE, *ouvrant la porte.*

Messieurs, dites-donc, j'peux-t'y entrer ?

EUGÈNE.

Eh ! oui, Marie-Jeanne !

MARIE-JEANNE.

Pardon, excuse ! c'est que depuis quelques jours que monsieur vot'père m'a fait venir du village pour aider ma sœur à la noce, je ne suis pas encore bien dégourdie.

EUGÈNE.

Cà viendra... qu'est-ce que tu me veux ?

MARIE-JEANNE.

Je vous veux rien... mais voyez-vous, je n'entends parler que de mariage dans la maison et ça me met la tête en l'air.

ADOLPHE.

Ah ! ah ! est-ce que Marie-Jeanne aurait laissé au village un amoureux ?

MARIE-JEANNE.

Oh ! bien oui ! un amoureux ! c'est pas l'embarras... il y en a au moins une douzaine, que si je voulais... mais je ne veux pas ençore.

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

L'amour, pour une fille,

Est un soleil qui brille,

Et qui ~~me~~ fois

Lui brûl' les doigts ;

Les fillett', quoi qu'on fronde,

Vont l' chercher... moi je m' dis tout bas :

(6)

L' soleil luit pour tout l' monde,
Et je n' me presse pas.

EUGÈNE.

Mais le mariage !

MARIE-JEANNE.

Même air.

Tous les jours au village,
Quelque fille s'engage,
Chaque tendron
Trouv' son garçon ;
En voyant à la ronde
Tant de mariag', je m' dis, tout bas :
Y a des homm's pour tout l' monde,
Et je n' me presse pas.

Mais vous me faites jaser, et j'oubliais de vous dire qu'il y a quelqu'un là, qui demande M. Adolphe.

ADOLPHE, *inquiet.*

Quelqu'un qui me demande ici ! Comment se fait-il ?

EUGÈNE.

Quelle tournure a ce quelqu'un ?

MARIE-JEANNE.

Dam ! j' peux pas trop vous dire ; j' crois qu'il n'en a pas, d' tournure.

ADOLPHE.

Est-il bien mis !

MARIE-JEANNE.

Oh ! ça . . . oui et non . . . il est bien mis si l'on veut ; mais si l'on ne veut pas . . .

ADOLPHE.

Finiras-tu ? Quelle espèce d'homme est-ce ?

MARIE-JEANNE.

Cà n'est pas une espèce d'homme ; c'est une espèce de bijou . . . de bijoutier ; il dit qu'il porte un é . . . un *éclin* pour la corbeille de mariage. J'y ai dit d'attendre . . . Ah ! il dit encore que c'est l'oncle de M. Adolphe qui l'envoie pour le faire choisir . . . Vous savez bien.

ADOLPHE, *avec joie.*

Le bijoutier de mon oncle ! Il fallait donc le faire entrer.

MARIE-JEANNE.

Vous savez bien que je ne me presse jamais.

EUGÈNE.

Dis-lui de venir. (*Marie-Jeanne sort.*) Et moi, je te

laisse avec lui ; je ne veux pas t'influencer dans le choix des emplettes. Je cours m'habiller, tandis que tu vas choisir.

(*Il sort par la porte de côté , à droite.*)

SCÈNE III.

ADOLPHE, *ensuite* LAGRIPPE.

ADOLPHE, *seul.*

Ce cher oncle ! m'envoyer son bijoutier !... Quelle attention !

MARIE-JEANNE, *à Lagrippe qui entre.*

Tenez, monsieur, le v'là.

LAGRIPPE, *s'avançant.*

C'est vous, monsieur, qui êtes M. Adolphe de Mirecourt ?

ADOLPHE.

C'est moi-même, monsieur ?

LAGRIPPE, *s'avançant.*

En êtes-vous bien sûr, monsieur ?

ADOLPHE.

Siagulière question !

LAGRIPPE.

C'est que je serais désespéré de me tromper... Moi, monsieur, je m'appelle Lagrippe.

ADOLPHE.

Lagrippe, voilà un plaisant nom, pour un joaillier !

LAGRIPPE.

Monsieur, vous voudrez bien me pardonner la petite ruse que je me suis vu forcé d'employer avec vous ; mais je ne suis point orfèvre ; je ne l'ai jamais été... Je suis tout bonnement, tout simplement garde de commerce.

ADOLPHE.

Grand Dieu !

LAGRIPPE.

Et je viens vous prier de vouloir bien me payer à l'instant même, 5,500 fr. 75 c., que vous devez au sieur Turpin mon client, sinon je me verrais forcé... .

ADOLPHE.

Misérable !

LAGRIPPE.

Je sais bien que je suis un misérable ; nous sommes tous des misérables quand nous faisons payer les jeunes gens. Monsieur, vous avez trop de savoir vivre pour vouloir me

contraindre à faire ici une esclandre, en employant la force armée. Vous êtes dans le domicile d'un tiers, il est vrai ; mais je suis en règle, et le juge de paix est dans un fiacre, qui nous attend avec mon monde.

ADOLPHE.

Je suis perdu !

LAGRIPPE.

M. de Méricourt daigne-t-il me payer ?

ADOLPHE.

Et non ! monsieur ; en ce moment , cela m'est absolument impossible !

LAGRIPPE.

Allors, monsieur, veuillez bien me suivre.

ADOLPHE.

Il le faudra bien, car je ne puis ici vous traiter comme j'en aurais envie ; ou plutôt, monsieur, ce n'est pas à vous que je dois m'en prendre, mais au misérable qui vous fait agir.

LAGRIPPE.

Comme vous dites ; c'est à ce malheureux qui me fait agir. Moi, monsieur, je suis forcé d'obéir à la loi . . . je suis même affligé, désespéré . . . Mais, si vouliez bien . . . le fiacre est à l'heure.

ADOLPHE, *après avoir réfléchi.*

Monsieur, monsieur, encore un mot, de grâce . . . Voyez la situation où je me trouve ; je suis chez le banquier Dambleville, dont je vais devenir le gendre ; vous connaissez sa délicatesse et sa sévérité, et vous exposez votre client à n'être jamais payé ; si le mariage est rompu, mon oncle me déshériterait, et je serais forcé de rester cinq ans en prison.

LAGRIPPE.

Ah ! monsieur, ce serait un grand malheur . . . pour mon client.

ADOLPHE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse.*

Songez à ma jeune future.

Songez aux parens furieux.

Songez à l'amour.

LAGRIPPE.

Je vous jure

Que l'amour et moi ça fait deux.

ADOLPHE.

Audieu de vous montrer terrible,
En me perdant par un état,
Soyez humain, soyez sensible.

LAGRIPPE.

Monsieur, ça n'est pas mon état.

ADOLPHE.

Tenez, monsieur, vous me paraissez honnête et estimable ;
malgré votre profession... recevez ma parole d'honneur...
je vous paierai demain avant midi, ou je me rendrai en prison.

LAGRIPPE.

Monsieur, nous ne faisons jamais de prisonnier sur parole ;
je vous tiens, et je vous garde.

ADOLPHE.

Rh bien, ne compromettez pas le bonheur de ma vie par
une rigueur inutile ; gardez-moi, monsieur, mais gardez-moi
ici, toute la journée.

LAGRIPPE.

Ici... toute la journée?..

ADOLPHE.

Assistez à mon mariage ; ne me quittez pas d'une minute,
d'un seul pas... vous êtes bien sûr que je ne pourrai vous
échapper.

LAGRIPPE.

Je ne vous quitterai pas d'ici à demain?

ADOLPHE.

D'ici à demain.

LAGRIPPE.

Même à table?

ADOLPHE.

Même à table.

LAGRIPPE.

Voyons... ça peut s'arranger... Il me faut d'abord votre
parole d'honneur.

ADOLPHE.

Je vous la donne.

LAGRIPPE.

Je la prends. (*à part.*) Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut
pas faire de mal. (*haut.*) Mais, jeune homme, songez à quoi
je m'expose pour vous complaire ; car enfin, si vous vous
evadiez, je serais forcé de payer les 5,500 francs 75 centimes,

L'Ami intime.

et je suis père de famille, je n'ai que ma place; le tour du bâton n'est pas si agréable qu'on le croit, et vous ne voudriez pas... d'ailleurs, j'ai votre parole d'honneur...

ADOLPHE.

Je vous le réitère... mais hâtez-vous, allez faire éloigner vos gens.

LAGRIPPE.

A l'instant même. (*révenant.*) Ah! j'y pense, pour y aller, il faut vous quitter, et je ne le peux pas... je vais leur écrire un mot.

ADOLPHE.

C'est bien... voici ce qu'il faut pour cela.

LAGRIPPE.

Oh! ce n'est pas nécessaire: nous autres praticiens, nous avons toujours nos ustensiles. (*Il écrit sur son genou, et suit tous les mouvements d'Adolphe.*) Maintenant il faudrait quelqu'un pour porter cela.

ADOLPHE.

Donnez, j'irai moi-même.

LAGRIPPE.

Alors il faut que j'aille avec vous.

ADOLPHE, *appelant.*

Henri, Henri! (*un valet entre.*) Tenez, portez ce billet aux gens qui sont dans une voiture à la porte de l'hôtel.

LAGRIPPE.

Tout bonnement un fiacre... le n. 140. (*le valet sort.*) Vous voyez, monsieur, ce que je fais pour vous... c'est la première fois que cela m'arrive... mais puisque je ne vous quitterai pas d'une minute, même à table, nous avons dit? (*à part.*) Je ne suis pas fâché de voir comment on dine chez un banquier.

ADOLPHE, (*à part.*)

L'étourderie d'Eugène pourrait tout découvrir... Je veux si cacher la position cruelle où je me trouve par sa faute. (*haut.*) Monsieur, voulez-vous me servir jusqu'au bout?

LAGRIPPE.

Disposez de moi, je ne vous quitte pas.

ADOLPHE.

Eh! bien, suivez-moi, j'ai le plus grand service à vous demander encore.

LAGRIPPE.

Tout ce que vous voudrez.

DAMBLEVILLE, *en dehors.*

Eugénie ! Eugénie !

ADOLPHE.

J'entends mon beau-père ; il est nécessaire qu'on ne voie pas sous cet habit.

LAGRIPPE.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Ma mise est un peu bigarrée,
Mais je sais réparer ce défaut ;
Et quelquefois, quand je vais en soirée,
J'ai l'air d'un homme comme il faut.

ADOLPHE.

Sur vous je compte, et déjà l'espérance
Rentre en mon cœur, et je crois au succès,
Mais je vous dois de la reconnaissance.

LAGRIPPE.

Vous paierez tout avec les frais.

ENSEMBLE.

Cette mise, etc.

(*Adolphe l'entraîne dans sa chambre.*)

SCÈNE IV.

DAMBLEVILLE, EUGÉNIE, *en mariée.*

DAMBLEVILLE.

Quelle impatience !... quelle vivacité, ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Vous avouerez, mon père, qu'il est affreux qu'Eugène n'ait pas encore paru, lui qui doit être le premier garçon de noce !

DAMBLEVILLE.

Comme ton frère ne se marie pas, il dort ; et je trouve cela tout naturel, moi.

EUGÉNIE.

Ne l'avez-vous pas nommé grand-maître des cérémonies ? n'est-ce pas lui qui doit faire les apprêts du bal ?

DAMBLEVILLE.

Le bal est pour ce soir, il a tout le temps de s'en occuper.

EUGÉNIE.

Vous verrez qu'il n'y aura rien de prêt; nous devons être à la mairie à midi. (*Elle frappe à la porte.*) Eugène! Eugène! Personne ne répond.

DAMBLEVILLE.

Tu verras qu'il sera déjà sorti pour les apprêts du bal.

EUGÉNIE.

C'est très-possible! Eugène est un jeune homme charmant; il est peut-être même allé chercher mon prétendu.

DAMBLEVILLE.

Oh! pour celui-là, je suis bien sûr qu'il ne dort pas!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je le crois aussi; M. Adolphe est si sage?

DAMBLEVILLE.

Ah! ah!... et la sagesse empêche de dormir?

EUGÉNIE.

Oui, parce que l'homme sage fait chaque chose en temps opportun, et dormir aujourd'hui, à l'heure qu'il est, serait du dernier ridicule... N'est-ce pas, mon père, que monsieur Adolphe est bien l'époux qui me convient?... Oh! je l'ai jugé tout de suite.

AIR : *Oui j'aime Nanette.* (*Dreindindin.*)

Ah! qu'il est aimable!

Quel soit agréable

Près d'un tel époux?

Dans notre ménage,

Le moindre nuage

Fuira loin de nous.

Qu'au siècle où nous sommes

On ait peur des hommes,

Je suis sans effroi :

Nul ne lui ressemble,

Et ce mari semble

Fait exprès pour moi.

} BIS.

Cet époux qui m'aime

De ma raison même

Doit être assuré.

Plaisir, bal, dépense,

Tout doit, je le pense,

Aller à son gré;

Il faut s'y soumettre,
Il sera le maître,
Et je command'rai.

Ah ! qu'il est aimable, etc.

DAMBLEVILLE.

Ce qui me rassure sur ton bonheur, mon enfant, est précisément la seule chose dont tu ne parles pas. C'est la régularité de sa conduite, c'est l'ordre qui le caractérise. Un jeune homme rangé est toujours un bon mari, et voilà ce qui m'a décidé à lui donner ta main, bien plus que tous les éloges emphatiques de ton étourdi de frère.

EUGÉNIE.

L'oncle de monsieur Adolphe, d'ailleurs, est votre ami.

DAMBLEVILLE.

Sans doute, Dermont est mon ami de collège, et nous ne nous sommes pas perdus de vue un seul instant ; mais l'amitié qui nous unit, mon enfant, ne m'aurait point aveuglé au point de me faire compromettre le bonheur de ma fille ! Adolphe devient ton mari parce qu'il m'a paru digne de l'être. Mais je crois que je l'entends.

EUGÉNIE.

J'étais bien sûre qu'il arriverait le premier... Il n'est pas seul.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ADOLPHE, LAGRIPPE, avec un habit noir très à la mode ; mais son élégance doit contraster avec la trivialité de ses manières.

ADOLPHE.

Permettez-moi, Monsieur, de vous présenter M. le chevalier de Sainte-Avoine, le plus cher de mes amis !

LAGRIPPE, à part, à Adolphe.

Le chevalier de Sainte-Avoine, nous disons ?... (*haut.*)
Quand il dit le plus cher, je ne suis pas là pour le démentir.

ADOLPHE, à part.

Taisez-vous, (*haut.*) En un mot je lui suis très-attaché.

DAMBLEVILLE.

Un ami d'enfance, je le vois bien.

LAGRIFFE.

Hum, pas précisément... mais nous ne pouvons pas nous quitter... Voilà le fait.

DAMBLEVILLE.

Monsieur, je recevrai toujours avec plaisir les amis de mon gendre.

EUGÉNIE, *avec une révérence.*

Les amis de mon mari seront toujours les miens.

LAGRIFFE, *à part.*

Il paraît que la créance est bonne... c'est égal, soyons toujours en garde.

DAMBLEVILLE.

Mon cher Adolphe, en attendant que nos amis arrivent et que l'on prépare les voitures, nous allons, si vous le voulez, passer dans mon cabinet, j'ai quelques papiers particuliers à vous montrer.

ADOLPHE.

Je suis à vos ordres.

DAMBLEVILLE.

Ma fille va tenir compagnie à Monsieur.

EUGÉNIE.

Bien volontiers.

LAGRIFFE, *à part.*

Dans le cabinet, il peut y avoir quelque croisée par-là.

ADOLPHE *à Lagrippe.*

Mon ami, je suis à vous dans l'instant.

LAGRIFFE.

Du tout... du tout, cher ami, je ne vous quitte point ! je veux aller avec vous dans le cabinet du papa beau-père.

DAMBLEVILLE, *à part.*

Voilà qui est singulier, par exemple.

EUGÉNIE, *de même.*

Notre ami n'est pas très-galant.

ADOLPHE, *embarrassé, à Lagrippe.*

Je... suis très-sensible à tant d'attention... mais... cependant...

LAGRIFFE.

Voilà comme je suis, moi ! je ne quitterai pas ce cher ami, pour... je ne sais pas quoi... pour trois mille francs (*à part.*) pour cinq mille six cents, je ne dis pas.

DAMBLEVILLE, *bas à Adolphe.*

Votre ami paraît être un original.

ADOLPHE.

Oh ! vous ne vous faites pas d'idée comme il est bizarre, ce cher ami ! son affection pour moi va si loin, il y a si long-temps qu'il ne m'a vu !

DAMBLEVILLE.

Diante ! ces affections-là sont rares... Monsieur était donc absent ?... Ah ! je conçois, Monsieur est dans le commerce.

LAGRIPPE.

Oui monsieur, c'est justement ma partie, et si vous avez besoin de moi pour quelque expédition ?

DAMBLEVILLE, surpris.

Une expédition ?

ADOLPHE, à part.

Je suis au supplice ! (haut.) Oui, Monsieur voyage pour le haut commerce français.

LAGRIPPE.

Le haut et le bas, je voyage pour tout le monde sans distinction.

DAMBLEVILLE.

Monsieur, je le vois, a parcouru toutes les grandes villes commerciales de l'Europe ?

ADOLPHE.

Oui, Monsieur ; quand je suis arrivé à Paris... Monsieur était à Hambourg.

LAGRIPPE.

Oui, j'ai parcouru toute la Suisse.

DAMBLEVILLE.

Hein !

ADOLPHE, vivement.

Monsieur veut dire l'Allemagne.

LAGRIPPE.

Oui, l'Allemagne et la Suisse aussi.

ADOLPHE.

Et depuis son retour, Monsieur courait après moi.

DAMBLEVILLE.

Monsieur vous cherchait ?

LAGRIPPE.

C'est le mot, je le cherchais !... et le cher ami peut se vanter de m'avoir fait joliment courir après lui... quand je le cherchais d'un côté il était de l'autre ; mais enfin je l'ai appréhendé au corps, et je vous prierai de vouloir bien permettre que je ne le quitte pas.

ADOLPHE.

Monsieur connaît d'ailleurs toutes mes affaires.

LAGRÈPPE.

A quinze centimes près.

DAMBLEVILLE.

Et puis, il se peut que nous ayons besoin de ses conseils...
Allons, Monsieur, venez avec nous!... Une si grande amitié prouve beaucoup en faveur de mon gendre.

LAGRÈPPE.

Infinitement trop honnête. (*À Adolphe.*) Suivons le papa beau-père.

ADOLPHE.

Voilà, je crois, la position la plus étrange? (*Ils entrent dans le cabinet.*)

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, seule.

Quel singulier ami a donc là M. Adolphe! En vérité, je ne conçois rien à cette liaison; mais peut-être il a ces qualités de l'esprit et du cœur qui rendent l'amitié si précieuse!... D'ailleurs, malgré sa bizarrerie, je suis toute disposée à l'aimer, car il aime bien mon Adolphe.

AIR : *Le joli talisman.*

Ah ! quel plaisir ! près d'un époux ,	} BIS.
Tout me l'assure ,	
J'aurai le destin le plus doux !	
Qu'une autre cherche la parure ,	
Les cachemires , les bijoux .	(BIS.)
Tout cela peut rendre plus belle ;	
Pourtant , pour une demoiselle ,	
Le cachemire (bis.) le plus joli	
Ne vaut pas un mari !	

SCÈNE VII.

EUGÉNIE, EUGÈNE.

EUGÈNE, *entrant du fond.*

Me voilà, me voilà, ma chère petite sœur!... Ne t'impatiente pas; j'ai fait tout préparer pour que notre bal soit charmant... Ce cher Adolphe est-il venu?

EUGÉNIE.
Oui, il est arrivé avec son meilleur ami.

EUGÈNE.
Son meilleur ami ! Apprenez, mademoiselle, que son meilleur ami c'est moi, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*
Il m'en souvient, camarade de classe,
De nous aider nous nous faisons la loi;
Il expliquait mieux que moi son Horace,
Mais à la balle il passait après moi.
La même bourse était la nôtre,
Et pour nos plaisirs, sans regret,
L'un apportait et l'autre dépensait...
Et j'étais presque toujours l'autre.

EUGÉNIE.
Oui, je sais que vous vous aimez beaucoup ; mais tu n'es pas son ami intime, toi.

EUGÈNE.
Son ami intime ? Adolphe n'a point d'intimité dans cette ville... Il ne fréquente personne, et tu te seras sûrement trompée ; si je savais qu'il eût un ami qui lui fut plus cher que moi, je me brouillerais avec lui. Mais Adolphe, dis-tu, est dans le cabinet de mon père, je vais... (*Il va pour entrer et trouve la porte fermée ; il frappe.*) Adolphe ! Adolphe !

LAGRIPPE, ouvrant la porte du cabinet.
On ne peut pas entrer, nous sommes en assemblée de famille... en conférence secrète. (*Il ferme la porte.*)

EUGÈNE.
[En assemblée de famille ! en conférence secrète avec un tiers ! Un ami d'Adolphe, et ce n'est pas moi ! Croyez donc encore à l'amitié !]

LAGRIPPE, rouvrant la porte du cabinet.
Silence ! jeune homme. Il m'est impossible de saisir le fil de la conversation. (*Il referme la porte.*)

DERMONT, dans la coulisse.
Tout le monde est-il prêt ?

EUGÉNIE.
Silence ! voici l'oncle d'Adolphe !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DERMONT.

DERMONT, entrant d'un air joyeux.
Eh ! bonjour, mes enfans.... vive la gaité, morbleu ! j'espère
L'Ami intime.

Bien que mon neveu est arrivé avant moi... je ne lui pardonnerais pas de s'être fait attendre.

EUGÉNIE.

Il est arrivé le premier, mon cher oncle.

DERMONT.

Voilà comme je l'aime!

EUGÉNIE.

Et moi aussi.

DERMONT.

C'est tout mon portrait que ce garçon-là! Il a mes goûts, mon caractère... Oh! l'excellent sujet!... de l'esprit, de la vivacité, et pas de dettes!... C'est avoir du bonheur pour un oncle! c'est qu'il me connaît! je lui aurais pardonné toutes sortes de folies; mais faire des dettes... c'est affreux!

EUGÈNE.

Oui, c'est affreux... et puis ça tourmente.

AIR : de *Préville et Taçonnet*,

ou *Aux temps heureux de la chevalerie*.

Si mon neveu, par quelque étourderie,
Sans m'en rien dire, avait grevé mon bien,
Se créanciers, malgré leur bonne envie,
De mon vivant n'obtiendraient jamais rien.
Peut-être un jour, par titre successible,
Deviendraient-ils aussi mes héritiers; (bis.)
Mais je vivrais le plus long-temps possible
Pour attraper un peu ces usuriers.

Ça n'en est pas là heureusement! mon Adolphe a de l'ordre, et dès demain je le mets à la tête de 30,000 livres de rente... c'est d'un bon oncle cela, j'espère... (riant.) Eh! eh! eh!... comment vous ne riez pas, vous autres!... toi, surtout, Eugène, tu parais soucieux?

EUGÈNE.

Et j'ai bien sujet de l'être; croiriez-vous qu'Adolphe a des amis dans lesquels il a plus de confiance qu'en moi?

DERMONT.

Toi, son compagnon d'enfance! c'est impossible.

EUGÉNIE.

Ce que dit Eugène est exact... connaissez-vous M. le chevalier de Sainte-Avoine?

DERMONT, *cherchant à se rappeler.*

Le chevalier de Sainte-Avoine? je n'en ai jamais entendu parler.

(19)

EUGÉNIE.

C'est pourtant l'amî intime de M. Adolphe.

DERMONT.

Son amî intime ?

EUGÉNIE.

Il arrive de Hambourg.

DERMONT.

Ce doit être un homme comme il faut. Adolphe a des goûts trop élevés pour faire un choix indigne de lui ; c'est dans ses voyages sans doute qu'il se sera lié avec ce monsieur... Est-ce un bon vivant que ce chevalier ?

EUGÉNIE.

Vous ne tarderez pas à vous en assurer vous-même... vous allez le voir bientôt... il ne quitte pas plus Adolphe que son ombre. (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*)

DERMONT.

Mais qu'entends-je ? eh ! c'est déjà la noce qui est rassemblée.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, toute la noce entre par le fond.

CHŒUR.

AIR : *Final des deux Cousins.*

Lorsque l'hymen ici s'apprête

À rendre heureux un jeune amant,

C'est pour nous tous un jour de fête,

Célébrons ce lien charmant.

Oui vraiment,

Ce couple est charmant.

(*Pendant ce chœur, Dermont salue tous les parens ; à la fin la porte du cabinet s'ouvre, et Dambleville, Adolphe et Lagrippe entrent en scène.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DAMBLEVILLE, ADOLPHE,
LAGRIPPE.

DAMBLEVILLE, *allant à Dermont.*

Bonjour, mon vieil amî.

DERMONT,

Tu vois un homme rajeuni de vingt ans... bonjour Adolphe... (il lui prend la main.) Ah! c'est là sans doute M. le Chevalier de Sainte-Avoine?

ADOLPHE,

Vous le connaissez, mon oncle?

LAGRIFFE, à part.

A moins qu'il n'ait fait de mauvaises affaires aussi!

DERMONT.

Non, non, je n'ai point l'honneur de connaître Monsieur.

LAGRIFFE.

Monsieur, je vous proteste que l'honneur serait pour moi.

DERMONT.

Mais, puisque c'est un ami de mon neveu...

LAGRIFFE.

Oui, monsieur, je puis vous dire, nous sommes liés l'un à l'autre.

DERMONT.

Je ferai votre connaissance avec plaisir... je suis un homme tout franc, tout rond.

LAGRIFFE.

Je ne puis pas dire que je suis positivement tout rond... mais ça n'empêche pas.

DERMONT, tendant la main à Lagrippe.

Touchez-là, et vive la gaité,

LAGRIFFE.

Vous me verrez toujours très-gai, très-jovial, tant que je serai auprès de mon cher Adolphe.

DERMONT.

Eh bien! ça me fait plaisir... il paraît que c'est du fond du cœur.

EUGÈNE, bas à Adolphe.

D'où avez-vous tiré ce nouvel ami, monsieur?

ADOLPHE, de même.

D'où je l'ai tiré? (à part.) S'il savait que c'est du tribunal de commerce.

DERMONT, affectueusement à Lagrippe.

Monsieur, votre liaison avec mon neveu m'est tout-à-fait agréable, et je vois que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

AIR : Sa femme alors le mènera.

D'une amitié vive et sincère

Adolphe reconnaît le prix,

Car si vous l'aimez comme un frère,
Il vous préfère à ses amis.

LAGRIPPE.

Moi, d'un pareil choix je me flatte,
Il fait voir son discernement;
Jamais son âme délicate
Ne m'eût choisi sans jugement.

DAMBLEVILLE,

Puisque nous voilà réunis, partons pour la mairie.

EUGÉNIE.

Oui, partons.

EUGÈNE.

Comment allons-nous former les voitures?

DERMONT.

Moi, d'abord, je ne pars pas avec vous! j'ai donné rendez-vous ici à quelqu'un qu'il faut que j'attende et pour cause; mais il y a tant de formalités à remplir à la mairie, que je vous promets d'arriver pour la signature... quant aux voitures... voilà, je crois, comment il faut les arranger.

LAGRIPPE.

Oui, arrêtons... arrêtons... cela.

DERMONT.

La mariée avec son père, son frère et son cousin dans la première voiture... dans la seconde les tantes de la fiancée, le cher cousin Dalméri et le futur.

LAGRIPPE.

Et moi?

DERMONT.

Comment?

LAGRIPPE.

Je dis... et moi?

DERMONT.

Dans la troisième voiture.

LAGRIPPE.

Le plus souvent!

ADOLPHE, *bas.*

Malheureux!

DAMBLEVILLE.

Comment, le plus souvent?

LAGRIPPE.

Le plus souvent que je me séparerai comme ça de mon cher ami... ce bon Adolphe... je veux être dans la même

voiture que lui. Je ne tiens pas à être dans le fond ; oh ! respect aux dames... si c'est un coupé je me mettrai sur le strapontin... mais je veux être avec vous !... arrangez-vous là-dessus.

ADOLPHE, *avec humeur faisant passer Lagrippe.*

Eh ! bien, Monsieur, vous y serez, car il faut en finir !

LAGRIFFE.

Oh ! cher ami... cher ami ! .. tâchons de ne pas nous brouiller avant la conclusion.

ADOLPHE, *à part.*

Il a raison, faisons-nous violence.

DAMBLEVILLE.

Voilà par exemple qui est fort extraordinaire ! vous choisissez singulièrement vos amis, mon cher gendre.

ADOLPHE.

C'est que par fois on n'est pas libre...

LAGRIFFE.

Comme dit le cher ami, parfois on n'est pas libre.

ADOLPHE.

De commander aux penchans de son cœur.

DAMBLEVILLE.

Enfin, n'importe... partons, partons.

CHŒUR.

AIR de la valse du Barbier de Séville.

A la mairie,

Que l'on marie,

A l'instant ces jeunes amans,

Et la tendresse..

Viendra sans cesse

Embellir, charmer leurs instans. (3 fois.)

ADOLPHE.

Je vais m'unir à ma gentille amie.

DERMONT, *à part.*

Mon hijoutier vraiment n'arrive pas.

DAMBLEVILLE, *unissant Adolphe et Eugénie.*

Reçois la main d'une fille chérie.

LAGRIFFE, *saisissant Adolphe de l'autre côté.*

Mon cher ami, moi je t'offre mon bras.

REPRISE DU CHŒUR.

A la mairie, etc.

(*Ils sortent, excepté Dermont.*)

SCÈNE XI.

DERMONT, seul.

Voilà, sur mon âme, un personnage d'une espèce nouvelle!... où diable Adolphe a-t-il rencontré celui-là?... sa conversation est aussi extraordinaire que sa personne! mais laissons cet original, et songeons au présent que je veux faire à la mariée... elle est jolie, ma petite nièce, et douce, aimable; mon coquin de neveu a la main heureuse! si j'avais rencontré une femme comme celle-là, je ne serais peut-être pas célibataire; c'est un état bien pénible... mais il est trop tard pour en changer; tout ce que je puis faire, c'est d'engager les autres à ne pas m'imiter.

AIR : *Il faut qu'on la charme.*

Il faut une femme,

Elle est belle et nos jours

Le cours;

Tout le monde!

Vivent les amours!

Pour nous enflammer,

Pour nous charmer,

Pour doubler par mille desirs

Tous nos plaisirs,

Pour calmer les peines de l'âme,

Pour nous diriger

Dans le danger,

Du sort qui veut nous outrager

Pour nous venger,

Même pour nous faire enrager,

Il faut une femme, etc.

Jeune, on fuit l'hymen,

Sans examen;

On veut vivre loin de ces nœuds

Libres et joyeux;

Mais en secret le cœur réclame;

D'un objet charmant,

A tout moment

On désire le doux tourment;

L'hymen est bon
Je le sçais, moi, qui eus garçon,
Il fût une femme, etc.

Vivre seul n'est rien ;
Riche ou sans bien,
Point de soutien ;
Ce n'est qu'à deux
Qu'on est heureux ;
Et si la vie est un voyage ,
Légers de bagage ,
Lentement ,
Au dévouement
Marchons gaiement ,
Et sans chagrin ,
Pour nous amuser en chemin ,
Il faut une femme , etc.

SCÈNE XII.

DERMONT, MARIE-JEANNE, LEVRIER.

MARIE-JEANNE, *entrant en se disputant avec Levrier.*
Je vous dis qu'il n'est pas ici, votre garde du commerce.

DERMONT, *à part.*
Un garde du commerce !

LEVRIER.
Je vous dis qu'il doit y être, aussi vrai que je m'appelle
Levrier de mon nom, et que je suis recors de mon état.

DERMONT, *à part.*
Quel trait de lumière !

MARIE-JEANNE.
Mais quand on vous dit qu'il n'y a personne à la maison...
et qu'on pataraphe maintenant à la mairie.

DERMONT, *à part.*
Comment, cet ami si tendre, si volontaire, était... par-
bleu, je ne m'étonne plus !

LEVRIER, *à femme.*
Je vous dis que M. Lagrippe doit être avec le jeune
homme.

DERMONT, *à part.*
Monsieur Lagrippe !

LEVRIER, *de même.*

Je viens le chercher pour une autre expédition ; et la preuve qu'il est ici, c'est que voilà ce qu'il nous a écrit ; lisez plutôt.

MARIE-JEANNE.

Lisez plutôt vous-même, je n'suis pas vot' servante.

LEVRIER.

C'est que moi, en ma qualité de recors, je ne sais que signer mon nom... je ne lis jamais.

MARIE-JEANNE.

Eh ben ! moi, je ne sais pas écrire non plus, mais pour lire... j'ai jamais pu apprendre... eh ! t'nez, v'là Monsieur qui va vous déchiffrer ça. (*Elle présente la lettre à M. Dermont.*) M. Dermont, vous qu'êtes un savant, qui savez lire ; sans vous commander, voulez-vous dire à ce Levrier-là ce qu'il y a là-dedans ?

DERMONT.

Donne (*à part.*) Tout le mystère est ici. (*haut et lisant.*) « Faites éloigner le fiacre de la maison, mais restez dans les environs ; si notre prisonnier que je garde à vue faisait mine de vouloir se sauver, je vous ferais appeler.

« LAGRIPPE. »

Allons, je ne m'étais pas trompé, mon neveu est arrêté pour dette!... et moi qui le croyais un sage ! je vois bien pourquoi l'ami ne veut pas le perdre de vue. Dans quelle situation il s'est placé ! toujours ce grand imbécille à ses côtés... Il trompe son beau-père ; sa femme, ses amis... oh ! morbleu, je n'irai pas signer ! je ne veux pas être le complice d'une pareille faute. (*Il se jette dans un fauteuil.*)

MARIE-JEANNE, *à Dermont.*

Ah ! mon dieu, Monsieur, est-ce que le mariage serait manqué ?

DERMONT, *se levant.*

Non.

MARIE-JEANNE.

Ah ! tant mieux pour la mariée.

LEVRIER.

Puisque c'est comme ça... je retourne à mon poste.

(*Il va à la porte de la salle à manger.*)

MARIE-JEANNE, *courant après lui.*

Eh ! eh ! Monsieur, vous allez dans la salle à manger, il a le nez fin, le Levrier. (*Elle le fait sortir par le fond avec elle.*)

L'Ami intime.

SCÈNE XIII.

DERMONT, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ma foi, cher oncle, je viens vous dire de ne pas vous déranger pour signer ! l'adjoint nous attendait, la plume était prête, et tout a été baclé dans un instant, tandis qu'ils s'emballent dans les voitures, je suis bien vite venu pour dire qu'on songe au dîner.

DERMONT, *d'un air triste.*

C'est bien, mon garçon.

EUGÈNE, *regardant Dermont.*

Eh bien vous semblez avoir du chagrin ; Adolphe lui-même n'a pas l'air très-content.

DERMONT.

Et son ami ?

EUGÈNE.

C'est le plus franc original que j'aie encore vu !... Croiriez-vous qu'il ne voulait pas signer ?

DERMONT.

Et enfin ?

EUGÈNE.

Il a signé, et j'ai eu la curiosité de voir comment s'écrivait son nom... Vous ne devinerez jamais comment s'appelle M. le chevalier de Ste.-Avoine, qui, par modestie, disait-il, ne voulait pas prendre de titres... Il s'appelle...

DERMONT.

Il s'appelle Lagrippe !

EUGÈNE.

Ah ! vous le savez ? Est-ce que c'est aussi un de vos amis ?

DERMONT.

Non, non, pas précisément... c'est une simple connaissance.

EUGÈNE.

Je vous en fais mon compliment. (*La porte du fond s'ouvre, la noce entre.*) Mais, tenez, voici tout le monde.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DAMBLEVILLE, ADOLPHE, EUGÉNIE,
toute la noce.

CHOEUR.

AIR : *Ah ! que je sens battre mon cœur.*

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Cherçons l'hymen ! cherçons l'amour !
Que le bonheur, dans ses doux moments,
De ces amans comble les vœux !

LAGRIFFE.

Ma foi, c'est une affaire faite.

ADOLPHE.

Enfin me voilà marié.

EUGÉNIE.

Je suis fière de ma conquête.

DAMBLEVILLE.

De l'amour il paiera la dette.

LAGRIFFE.

Et celle de l'amitié.

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir ! etc.

LAGRIFFE.

Grâce au ciel, les voilà colloqués.

DAMBLEVILLE.

Ma foi, mon cher DERMONT, nous ne t'avons pas attendu.

DERMONT.

Et vous avez bien fait.

LAGRIFFE.

N'est-ce pas ? D'abord, moi, je suis accoutumé à expédier
les affaires !

ADOLPHE.

J'espère du moins, mon oncle, que vous irez signer ce soir
ou demain ?

DERMONT, *sévèrement.*

Peut-être, monsieur.

ADOLPHE, *à part.*

Qu'entends-je ? aurait-il quelque soupçon ?

EUGÉNIE.

Cher oncle, embrassez votre nièce, car elle l'est bien maintenant.

DERMONT.

Chère enfant !

UN VALET.

Monsieur, vous êtes servi.

LAGRIFFE.

Bonne nouvelle ! nous allons exploiter le dîner. Venez vous placer à côté de moi à table, et là vous me direz des nouvelles de ma gaité... Tel que vous me voyez, je suis un homme de ressource... Rien ne m'échappe, n'est-ce pas mon ami... Aussi je suis toujours en garde.

DERMONT.

A table donc !

Reprise du chœur.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour ! etc.

(*Tout le monde entre dans la salle à manger.*)

SCÈNE XV.

MARIE-JEANNE *seule, entre, portant un flambeau.*

C'est un fameux bon vivant que ce M. Dermont ! c'est riche comme tout, et ça chante comme si ça n'avait rien. Posons là ce flambeau, afin d'éclairer le passage des mariés quand ils quitteront le bal pour aller à la chambre nuptiale !... Oh ! là là !... comme c'est réjouissant, une noce ! j'aime ça, moi... je ne vivrais que de noces !... Les v'là à table... vont-ils s'en donner ? Comme ce jeune homme regarde sa femme ! ça fra un bon mari celui-là !... Il a tout ce qu'il faut pour la rendre heureuse... J'ai vu ça tout d'suite, moi... En revenant de la mairie v'là c' qu'il m'a mis dans la main (*Elle montre une bourse.*), en m' disant : « Tiens, Marie-Jeanne, v'là ta dot. » J' ferme la main, j' m'en vas dans un coin, j'ouvre la bourse... je m' frotte les yeux... cinquante écus en or !

AIR Nouveau de Blanchard.

J'ai d' l'argent, (bis.)

Ah ! dieu ! qu' c'est encourageant ,

J'ai d' l'argent, (BIS.)
Je n' vois plus rien d'affligeant.
J'entendais dire à chacun :
Jeann' n'a pas l' sens commun !
Quand ell' parl' ell' n'sait c'quell' dit ;
A présent j'aurai d' l'esprit ;

Car :

J'ai d' l'argent, etc.
Je n' trouvais pas dans l' canton
Pour m'épouser, un garçon,
Maint'nant j' peux choisir entr'eux :
Ils m'épous'ront tous, si je veux ;

Car :

J'ai d' l'argent, etc.
Je n'osais m' laisser toucher ;
De crainte de m'attacher ;
A présent c'est différent,
J' vas faire du sentiment ;

Car :

J'ai d' l'argent, etc.

Voyons, à quoi qu'on en est :

(Elle va à la porte de la salle à manger et regarde par la serrure... Eugénie ouvre la porte et lui cogne le nez.)

SCÈNE XVI.

EUGÉNIE, MARIE-JEANNE.

EUGÉNIE.

Ah ! pardon, Marie-Jeanne, je t'ai fait du mal.

MARIE-JEANNE.

Au contraire, mam'zelle, vous m'avez cogné le nez, v'là tout ; mais n'y a pas d' mal.

EUGÉNIE.

Tiens, voilà pour ta peine ; va-t-en. (Elle lui donne sa bourse.)

MARIE-JEANNE.

Merci, mam'zelle.... Oh ! dieu ! qu'elle est aimable ; j' m'en vas tout d' suite ; votre mariage prospérera , et quelque jour... Je ne vous dis que ça... Oh ! le nez !

SCÈNE XVII.

EUGÉNIE, *seule.*

J'ai fait signe à Adolphe de me suivre... Il faut absolument que j'aie une explication avec lui... Le voilà!

SCÈNE XVIII.

EUGÉNIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Enfin, mon Eugénie, je puis te parler un moment sans témoins ! depuis ce matin je désirais si vivement ce moment.

EUGÉNIE.

Et moi aussi, Monsieur ; vous allez m'expliquer...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LAGRIPPE, *avec sa serviette, un verre de Champagne dans une assiette et un biscuit.*

LAGRIPPE, *un peu gai.*

Cher ami !... cher ami ! vous voulez me brûler la politesse.

ADOLPHE.

Moi, monsieur.

EUGÉNIE.

Encore votre ami !

LAGRIPPE.

Je m'étais bien aperçu qu'on me versait à boire plus que de raison, mais je suis solide. Je suis plus fort que la boisson, moi !

ADOLPHE.

Vous voyez que je ne cherche guère à vous échapper.

LAGRIPPE.

Où ! vous êtes un bon enfant ; mais cette idée pourrait vous venir... D'ailleurs, il ne faut pas se gêner... Soyez tout à votre affaire, moi je suis tout à la mienne.

EUGÉNIE.

Comment, monsieur je ne puis pas être seule un instant avec mon mari ?

LAGRIPPE.

Pas pour le moment... plus tard nous verrons.

ADOLPHE.

Quelle contrainte cruelle !

LAGRIPPE.

Oh ! je ne dis pas non ; la contrainte est toujours cruelle, surtout la contrainte par corps ; mais alors, cher ami, pourquoi s'exposer ? Ne faites pas attention, j'ai les yeux sur vous, mais je ne vous regarde pas.

EUGÉNIE.

En vérité, mon ami, je n'entends rien à tout cela !

ADOLPHE.

Chère Eugénie, je suis bien malheureux !

EUGÉNIE.

Comment ! même auprès de moi !

(On entend la valse de Robin des Bois dans le lointain.)

AIR : *Valse de Robin des bois.*

Mais voilà le bal qui commence, Mon cher Adolphe, allons danser ; Le jour d'une douce alliance Vraiment on ne peut s'en passer.	}	BIS.
--	---	------

LAGRIPPE.

A la gaité j'aim' qu'on se livre,
Au bal je suis prêt à vous suivre.

EUGÉNIE.

Un tel ami n'est pas commun .
Mais il devient bien important.

Mais voilà, etc.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DERMONT.

DERMONT.

Quoi ! vous êtes ici et le bal est commencé ?

EUGÉNIE.

Venez , Adolphe !

DERMONT.

Non , il faut que je lui parle.

EUGÉNIE.

Eh bien ! cher oncle , je vous le prête pour un petit instant , parlez-lui , et renvoyez-le-moi bien vite ; car le jour de ses noces ne pas danser avec son mari , autant vaudrait ne s'être pas mariée. (*Elle sort en courant.*)

DERMONT.

Adolphe !

ADOLPHE.

Mon oncle !

DERMONT.

N'avez-vous rien à me dire avant que cette journée s'achève ?

ADOLPHE.

Je ne sais... j'ignore...

DERMONT.

Vous n'avez donc plus de confiance en moi ?

ADOLPHE.

Ah ! mon oncle , vous pourriez douter...

DERMONT.

Parlez , monsieur , n'avez-vous aucun reproche à vous faire à mon égard ? ne m'avez-vous pas trompé , ne me traitez-vous pas encore comme un oncle ridicule de comédie ?

ADOLPHE.

Qui , moi ?

LAGRIPPE.

Bon ! voilà la morale à présent !

DERMONT.

Pour la dernière fois , n'avez-vous rien à dire ?

ADOLPHE.

Non.

LAGRIPPE , *bas à Adolphe.*

Cher ami , dites-lui donc quelque chose à ce cher oncle.

DERMONT.

Quoi ! vous n'avez rien à me révéler ? absolument rien ?

ADOLPHE.

Absolument.

DERMONT.

Ingrat ! et si je te disais que je sais tout ?

LAGRIFFE, *à part.*

Eh bien! alors, qu'est-ce qu'il demande?

ADOLPHE.

Vous savez tout! non, non, c'est impossible, mon oncle; si vous saviez tout, peut-être ne me regarderiez vous pas avec cet air courroucé qui m'afflige vivement... Non, vous ne savez rien...

DERMONT.

Si je vous disais, monsieur, qu'Eugène m'a tout appris?

ADOLPHE.

Eugène! il aurait parlé, l'imprudent!

(*On entend l'orchestre du bal.*)

DERMONT.

Ah! Eugène sait donc quelque chose, monsieur?

ADOLPHE.

Mon oncle!

Même air.

Entendez le bal qui commence,
Ma femme m'attend et j'y cours;
Car la première contredanse
Appartient de droit aux amours.

DERMONT.

Demeurez, Monsieur, je vous prie;
Parlez-moi sans supercherie,
Vous me cachez quelque secret.

ADOLPHE.

L'honneur veut que je sois discret.

DERMONT.

L'honneur!

(*La musique du bal.*)

ADOLPHE.

Entendez le bal qui commence, etc.

(*Il sort.*)

LAGRIFFE, *courant après Adolphe.*

Eh! cher ami, n'allez pas si vite. (*Il le suit.*)

DERMONT, *arrêtant Lagrippe.*

Mais vous, Monsieur, pourrez-vous me dire... (*Lagrippe se débat, finit par s'échapper, et sort en courant.*) Il est clair qu'il y a ici un grand mystère, et que M. Eugène le connaît; si je pouvais... justement le voici...

L'Ami intime.

SCÈNE XXI.

EUGÈNE, DERMONT.

EUGÈNE.

Eh bien ! où donc est Adolphe ? tout le monde le demande au bal , ah ! voici son oncle , et le mien maintenant.

DERMONT.

Lapierre ! ma voiture !

EUGÈNE.

Votre voiture ?

DERMONT.

Oui , Monsieur , je veux partir à l'instant même... je viens d'apprendre ici des choses...

EUGÈNE.

Quoi donc , Monsieur ?

DERMONT.

Qui l'eût jamais dit ? un neveu que j'aimais tant !

EUGÈNE.

Adolphe vous aurait-il causé quelque chagrin ?

DERMONT.

Adolphe me déshonore.

EUGÈNE.

C'est impossible , Monsieur.

DERMONT.

Impossible ! impossible ! et savez-vous , jeune homme , quel est l'ami qui l'accompagne ?

EUGÈNE.

C'est un sot , voilà tout ce que je sais.

DERMONT.

C'est... un garde de commerce , Monsieur.

EUGÈNE.

Ciel ! et c'est pour moi qu'il est dans cette situation cruelle !

DERMONT , *surpris*.

Pour toi ?

EUGÈNE.

Eh ! oui , Monsieur pour moi , pour m'obliger !... qu'il a souscrit une lettre de change de 5,500 francs... je cours tout avouer à mon père.

DERMONT , *enchanté*.

Restez , restez Eugène. Quoi ? c'est pour toi que mon

neveu... (*à part.*) ah ! du moins s'il a fait une sottise, ce n'est point pour son compte... cela soulage. (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*) Voici toute la société qui conduit les mariés à la chambre nuptiale : reste, reste ; nous arrangerons cela après.

EUGÈNE.

Vous allez donc arranger tout cela ? il est charmant cet oncle- là.

SCÈNE XXII.

Toute la compagnie avec des flambeaux , conduisant la mariée ; les hommes entourent Adolphe , Lagrippe marche derrière.

CHOEUR.

Voici l'instant où l'amour plein de charmes
Vient à l'hymen offrir son doux flambeau,
Où la pudeur à l'amour rend les armes,
En ne gardant que son noble bandéau.

(*Pendant ce chœur, chacun se fait les adieux d'usage, et l'on laisse les mariés à la porte ; Adolphe entre, et Lagrippe veut entrer aussi.*)

DAMBLEVILLE.

Où donc allez-vous, Monsieur ?

LAGRIPPE.

Avec mon ami... Adolphe ! Adolphe ! pas de mauvaise plaisanterie !

DAMBLEVILLE.

Quoi ! jusque dans l'appartement des mariés.

LAGRIPPE.

Là comme partout ailleurs... j'ai le droit d'entrer, et j'entrerai.

DERMONT, avançant, après avoir tiré des billets de banque de son portefeuille.

Non, Monsieur, vous n'entrerez pas, car vous allez sortir à l'instant même.

DAMBLEVILLE.

Qu'entends-je ?

LAGRIPPE.

Sortir... vous dites cela parce que c'est après le coucher du soleil, mais j'ai la parole de monsieur.

DERMONT.

Voici, qui la dégage. (*Il lui donne des billets ; en échange, Lagrippe lui remet les papiers.*)

ADOLPHE.

Que vois-je ?

LAGRIPPE, étonné.

C'est parbleu vrai... et ça m'arrête tout court... je serais entré tout d' même, j'étais lancé.

DAMBLEVILLE.

Mais enfin m'expliquera-t-on ?...

DERMONT.

Demain matin, mon vieil ami... cette aventure est trop gaie pour t'affliger... M. Lagrippe, si vous voulez bien...

MARIE-JEANNE, paraissant à la porte du fond, un balai à la main.

M. Lagrippe... je vous attends.

LAGRIPPE.

Je suis à vous dans la minute... Au fait, je n'ai plus rien à faire ici... (*à Adolphe.*) Adieu, mon cher ami ; je suis charmé d'avoir fait connaissance avec votre aimable famille... Je n'ai qu'à me louer de la manière dont on m'a reçu : bonne chère, bon vin... je croyais pouvoir dire bon gîte ; mais il paraît que la garnison est sous les armes : je vais sortir avec tous les honneurs de la guerre... Pourtant je réclamerai encore la faveur de dire un mot de la part de deux amis qui ne sont pas à la noce, à quelques-uns de leurs débiteurs que j'aperçois dans le milieu de la salle voisine.

Au public.

AIR : *Vaudeville de la chasse aux renards.*

Les deux auteurs au nom desquels j'exerce,

On fait dit-on avec vous un traité ;

Or, tout ceci tient un peu du commerce,

Voilà pourquoi je me suis arrêté.

Ne laissez pas leurs effets en souffrance,

Et des huissiers épargnez-vous les frais.

C'est aujourd'hui qu'arrive l'échéance,

Voici l'instant d'acquitter vos billets.

(*Tout le monde reprend les deux derniers vers.*)

FIN.